



Vieilles Maisons.



SIMPLE HISTOIRE

A mon ami, M. Albert Lozea

J'AI un penchant, une faiblesse pour les vieilles maisons. Elles ne sont jamais banales et je les aime, surtout lorsque l'élégante simplicité d'une sobre architecture me repose de l'incohérente ornementation de constructions modernes toutes laidement semblables.

Au centre du quartier Duvernay, le château Logan offrait ce spectacle réconfortant d'une demeure où le soleil entraînait librement et où l'espace n'avait pas été mitigé. Mais le pic du démolisseur s'est attaqué à lui. On a tiré une ligne droite, paraît-il, et le château s'est trouvé dans la ligne.

Tout de suite, sous prétexte d'embellissement, de cette vieillesse robuste qui portait allègrement le poids d'un siècle, on a fait un squelette pitoyable.

Dans la vie, les gens bien élevés s'écartent avec respect pour laisser la voie à une aïeule ; mais l'ambition n'a pas la même délicatesse pour les choses anciennes : elle passe en laissant des ruines.

Et chaque jour, dans notre pauvre ville avec la bonne intention de moderniser, on détruit le pittoresque.

Quand toute l'île de Montréal présentera la physionomie désespérément régulière d'un échiquier et que ses habitants, marchant sans cesse entre des rangées de bâtiments déplorablement uniformes, auront l'attristante illusion de se promener dans une fabrique de boîtes, peut-être regretteront-ils ce qu'ils démollissent aujourd'hui avec une si étrange insouciance.

Alors, vieilles maisons que j'aime, vous serez vengés !

Notre histoire est courte, nous n'avons pas de monuments sacrés par les siècles ; chaque fois que nous dispersons des pierres qui marquent une étape ou qui puissent, ne serait-ce qu'un instant, arrêter l'attention du promeneur distrait, nous commettons une faute.

Gaétane de Montreuil

“ELLE vous aimait bien... pauvre Rose morte, vous savez de quoi?”

o o o

Avec ces lignes, l'enveloppe en deuil contenait une image funèbre....

Un joli village perdu là-bas, dans l'encaissement de deux énormes montagnes, une fantaisiste rivière avait échappé son rire dans la vallée, et voilà que ses fusées avaient retenti joyeuses et appelantes, et de l'épais des fourrés énormes sortirent des ombres ; les génies des bois peuplèrent vite ce coin caché. Sauvage et gentille, la rivière chanteuse, courait, avec des petits sauts, sur les récifs jolis qu'elle tapotait au passage, avec les airs d'une fillette jouant à la maman grondeuse... et à sa voix, les échos répondaient des notes caressantes et la brise parfumait son souffle, de toutes les senteurs fines prises aux forêts belles.....

Et l'on grandissait là, en pleine nature, ne connaissant que le beau du ciel bleu, l'arôme des foins troublants, la coquetterie des ondes, le secret des cavernes pleines de mystères, hantées d'énormes blocs et tapissées de plantes parfumeuses ; on n'écoutait que la chanson du vent dans les blés frais, et les rossignolades des oiseaux amoureux ; on n'aspirait que les émanations pures des bois aux fées follettes, et des jardins verdis. C'était une caresse, un nid d'amour, le paradis, inconnu, enfin trouvé, où il faisait bon de découvrir le nid coquet des éternelles tendresses.

“Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle,
Où l'on aime toujours”

Voilà ce que de tout son cœur Rose fredonnait à Pierre, le plus beau gars du village, solide, celui-là, avec ses énormes épaules et ses bras d'hercule, dans lesquels, il prenait la mignonne Rose, aux douceurs de la danse, et l'enfant heureuse entendait

le toc toc de la délicieuse horloge du cœur de l'aimé.

Oh ! ce qu'il jasait le cœur de son Pierrot... non... mais... a-t-on jamais vu par-ci par-là bavard... et la petite Rose ne se lassait pas d'écouter cette voix grave, qui répétait “je t'aime !” dans les yeux de Rose se lisait bien, je t'adore !

Il y avait si longtemps aussi, que cet amour-là, était descendu dans leurs âmes... c'était?... mais il ne pouvait se souvenir ni l'un ni l'autre... c'était toujours !

Les terres se touchaient et combien de fois, le jour, Jean-Pierre sautait la clôture, séparant les propriétés. Rose acclamait le nouveau venu de son rire frais, et de ses exclamations mutines, puis Jean grimpa dans les cerisiers. Il s'accrochait aux branches et cassant les grappes, les lançait dans le cou et les cheveux de la fillette qui riait follement. Il ébranlait les pommiers, et tous deux ensuite, dans l'herbe cherchaient les fruits pour y mordre à belles dents. L'hiver, c'étaient des interminables courses en raquettes, des parties de traineaux et des promenades en voiture. Pierre plaçait sa Rose au fond du grand “berlot”, il entassait les peaux chaudes, autour de la mignonne, la jeune fille était perdue, là-dedans ; on ne voyait plus que l'éclat attendri des yeux doux. A l'époque des moissons, leur joie se faisait plus exhubérante, petits, ils jouaient à cache-cache, dans les blés mûrs ; plus grands, ils escaladaient les immenses charettes à foins, et appuyée sur la “fourche” plantée au milieu de l'abondante récolte, petite Rose semblait avec sa grâce mièvre, une demoiselle égarée parmi ces paysans. D'eux, elle n'avait rien, son père, ce rude homme, dont les mains énormes et velues osaient à peine la toucher, de crainte de lui faire mal ; sa mère, cette femme aux façons tranchantes,